

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé  
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



## SOMMAIRE

Louis Kefer, E. K.  
Rondels, Arthur Dupont.  
Luc Robert, G. Girran.  
Croquis de Juin, Hub. Krains.  
Par téléphone, Djozef.  
Ci et là.

## Louis Kefer.

### UNE ESQUISSE.

En notre siècle d'activité fébrile et de progrès constants dans toutes les branches des connaissances humaines, il est fort surprenant de constater combien le gros public reste indifférent,

pour ne pas dire hostile aux progrès réalisés en matière d'art.

Alors que l'on s'empare avec avidité de tous ces progrès, de toutes ces merveilleuses inventions pouvant augmenter le bien-être matériel, que l'on élève des statues aux inventeurs, et aux savants dont les travaux ont donné un si prodigieux développement à l'ère actuelle, aux rapports de peuple à peuple, les progrès de l'art, et de l'art musical surtout, rencontrent une indifférence telle, voire même une opposition, que l'on douterait bien des progrès réels du développement intellectuel général. — Et pourtant s'il est une chose qui doit refléter les tendances, les aspirations d'une époque, c'est bien

l'art dans toutes ses manifestations vers l'idéal!

Mais, hélas! la soif de l'or, l'activité haletante pour arriver, font oublier bien souvent, qu'à côté de la vie matérielle, il est des jouissances intellectuelles bien plus grandes, bien plus douces; et s'il est impossible à la grande masse de suivre tout le mouvement actuel des « Jeunes, » tant en littérature, qu'en musique, peinture etc.; il est regrettable que l'on ne s'en occupe pas davantage, que l'on n'encourage pas un peu plus ces tendances, peut-être quelquefois un peu trop hardies, trop absolues, mais d'où se dégagera certes, un jour, la base de nouveaux principes artistiques, mieux

en harmonie avec les idées générales de notre époque que ces vues et théories d'autrefois, qui certes avaient leur raison d'être à l'époque qui les a produites.

Mais en attendant les novateurs, les courageux pionniers des tendances modernes ont à lutter, à combattre d'autant plus opiniâtrement que leurs tendances sont plus avancées; à lutter non seulement contre l'indifférence des masses, mais surtout contre le mauvais vouloir, contre l'hostilité des hommes de l'ancienne école, contre la routine trouvant plus facile de suivre les errements d'une époque respectable, sans doute, et respectée aussi par les modernes, mais, somme toute, pas plus respectable que des travaux modernes de valeur incontestable.

\*\*

Louis Kefer est un de ces vaillants pionniers.

Directeur distingué de l'École de musique de Verviers, musicien érudit, écrivain de talent, maniant la plume avec une rare élégance, Kefer, Wagnérien convaincu, a, en raison de ces qualités même, peut-être autant d'ennemis que d'amis.

Formé au Conservatoire de Bruxelles, où il a étudié à fond les classiques, violoniste distingué, interprétant avec une supériorité incontestable la musique de chambre surtout, Kefer, après avoir vu à fond les œuvres de Wagner, en a bientôt reconnu toute la valeur colossale, toute la grandeur philosophique se dégageant de cette musique unique. — Pour lui, être artiste, être musicien sans admirer le grand maître de Bayreuth est chose inadmissible, incompréhensible, impossible.

A ses belles qualités de musicien, de directeur de l'École de musique la plus florissante et la mieux tenue du pays, de professeur distingué de violon, ayant déjà formé d'excellents élèves d'un brillant avenir, Kefer joint un talent hors-ligne de chef d'orchestre. — Il faut l'avoir vu à son pupitre, au milieu de cette phalange vraiment artistique qu'il a su se créer dans une ville où les intérêts commerciaux et industriels absorbent pour ainsi dire tout, il faut voir avec quelle entente, quelle sûreté, il conduit ses musiciens, avec quelle autorité il interprète les œuvres les plus ardues. Qui sait les difficultés extraordinaires que rencontre un chef d'orchestre avant d'avoir obtenu cette homogénéité, ce fondu des instruments qui caractérisent les orchestres aguerris. Comprendre tout le travail, toute la persévérance qu'il fallut à Kefer pour former un orchestre comme celui des Concerts Populaires, orchestre ne craignant pas d'aborder et d'exécuter dans la perfection les œuvres de Wagner les plus ardues, l'ouverture des Maîtres chanteurs et la symphonie du Feu de la *Walkyrie* par exemple.

Nous dirons même que Kefer est chef d'orchestre par vocation, par amour de la symphonie. En effet cette qualité, à laquelle il joint une merveilleuse conception de l'esprit même des œuvres qu'il interprète, lui permet de faire passer dans l'esprit même de ses musiciens l'essence de l'œuvre qu'ils doivent jouer. Kefer a ce grand talent de faire comprendre telle ou telle situation par

son orchestre, de lui expliquer le rôle important que tel ou tel instrument joue dans la composition intime même, dans la situation commandée par le sujet. Bref il sait communiquer à ses musiciens non seulement le sens de l'œuvre tel qu'il résulte pour lui de l'étude de la partition, mais il sait faire ressortir surtout le côté artistique, sans négliger le côté philosophique qui s'en dégage.

Et c'est en cela qu'il se distingue surtout. Ce n'est pas simplement le musicien, le chef habile, mais c'est l'homme érudit, étudiant avec soin, caressant même avec amour la partition qui l'intéresse.

Et ce n'est pas le classique exclusivement qui l'intéresse, tout en le captivant comme de juste; ce sont les œuvres modernes surtout qui attirent un artiste comme celui-là; il prend le mérite où il le trouve, et exécute ce que ses moyens d'exécution lui permettent.

Nous avons dit que Kefer est novateur, qu'il est un de ces vaillants pionniers bien rares, maintenant ses convictions artistiques malgré tout quoi qu'il en arrive.

Ce n'est pas le moment de dire tout ce qu'il a fait dans sa sphère actuelle pour le mouvement artistique et musical dans une ville où avant lui l'école italienne surtout était pour ainsi dire seule en honneur.

Qu'il nous suffise seulement de dire que c'est Kefer qui a osé donner des symphonies de Mozart d'abord, de Beethoven ensuite, pour aborder ensuite Wagner, et les modernes; l'hiver dernier la nouvelle *symphonie libre* de Raway a été exécutée par lui d'une manière distinguée. — Quel chemin parcouru, quel succès obtenu! — Et malgré les énormes difficultés, malgré l'indifférence, voire même l'hostilité, quelle progression dans ses idées, quelle persévérance dans la voie vers l'idéal moderne! — Après avoir joué en 1887 plusieurs ouvertures de Wagner, commentées et expliquées par Catulle Mendès — (heureuse innovation, bien imaginée pour faire comprendre Wagner par le public).

Kefer a donné l'hiver dernier à son concert de l'Ecole de musique un programme exclusivement composé d'œuvres de Beethoven et de Wagner, ces deux Titans de la composition moderne, et le concert a été religieusement écouté d'un bout à l'autre! Dans quelle autre ville du pays, Bruxelles peut-être exceptée, oserait-on offrir un pareil régal à un public plus ou moins blasé. — Eh bien! Kefer l'a osé et le plein succès de ce concert, les ovations enthousiastes de ses amis de Verviers et du pays, qui étaient en même temps son 25<sup>e</sup> anniversaire d'enseignement officiel, lui ont prouvé qu'il est dans la bonne voie et qu'il est toujours sûr de l'admiration de ceux pour qui le progrès n'est pas un vain mot.

Parmi les compositions de Kefer citons surtout son trio pour violon, violoncelle et piano, œuvre d'une très grande valeur, tout à fait personnelle, dans laquelle le compositeur tout en gardant à peu près la coupe classique, a su trouver des coupes et des idées essentiellement originales. Et où il est surtout remarquable et neuf, c'est dans le développement très heureux d'une idée fondamentale traversant toute son œuvre, idée en quelque sorte philosophique telle que nous la trouvons dans la symphonie moderne. C'est en quelque sorte un poème symphonique réduit en musique de chambre; les situations y sont très nettement caractérisées, et une audition par plusieurs violons et violoncelles et un seul piano nous a démontré que cette œuvre produit un très grand effet en raison même de sa conception originale et de la façon très habile dont les parties sont traitées.

La place de Kefer dans un avenir plus ou moins proche nous paraît toute indiquée; des hommes de pareille valeur, de pareille énergie sont rares et l'art musical doit s'enorgueillir d'en posséder de pareils. Mais la routine,

oh! la routine! Ne verra-t-on jamais clair! Il est vrai qu'à côté de toutes ses qualités Kefer est d'une modestie qui n'a d'égale que dans sa dignité et malheureusement le monde appartient aux intrigants aujourd'hui!

E. K.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

## CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8<sup>o</sup> Jésus, illustré de 25 compositions par E. BERCHMAN. Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

## Rondels.

I.

## LES SAULES.

Dans les laes criblés de rayons  
Pendent leurs chevelures blondes;  
Elles font frissonner les ondes  
Comme le vol des papillons.

Et dans leurs ramures profondes,  
Raillleurs, bavardent les pinsons :  
Dans les laes criblés de rayons  
Pendent leurs chevelures blondes.

Ils ont des larmes infécondes  
Pour leur passé plein de chansons!  
Et — plus antiques que les mondes —  
Ils voient les rides de leurs fronts  
Dans les laes criblés de rayons.

II.

## LES BŒUFS.

Quand la lune argente les nues,  
Les grands bœufs pleurent dans les soirs,  
Et s'en vont vers les abreuvoirs  
Ainsi que des âmes perdues.

— Suivent sans désirs, sans vouloirs,  
Les gens de ferme aux mains velues;  
Quand la lune argente les nues  
Les grands bœufs pleurent dans les soirs.

La poussière des chemins noirs  
Monte de leurs lourdes charruées,  
Tels des nuages d'encensoirs  
Dans les chapelles des manoirs  
Quand la lune argente les nues.

ARTHUR DUPONT.

## Luc Robert.

(Suite).

A Léopold Garnir.

IV.

Luc Robert arriva au palier sur lequel s'ouvraient les chambres de l'étage, fit quelques pas dans l'ombre et tomba assis sur son lit. Il fut quelques minutes à se ressaisir. De grands coups lui battaient le crâne, comme des chocs sonores de marteaux sur l'enclume. Puis ils diminuèrent peu à peu et, lentement, il reprit conscience de lui-même. Les ténèbres lui faisaient du bien, il s'y baignait comme dans une atmosphère d'oubli où il aurait noyé sa peine.

Mais peu à peu, à mesure qu'il se ressaisissait, montèrent du fond de sa mémoire deux notes qui s'éveillèrent en lui comme un souvenir désespéré, pénétrèrent dans son cerveau et se répétèrent avec l'obsédante régularité de l'inévitable.

Lourdement la grande horloge battait son tic-tac éternel dans le silence de la chambre et il lui semblait que c'était elle qui lui jetait ces deux mots rythmés au balancement du régulateur : « Je t'aime, je t'aime ! »

Alors il alla à la fenêtre, l'ouvrit au large et s'accouda sur le rebord de pierre, étendant son rêve douloureux sur la campagne endormie. La lune semblait s'éteindre dans le ciel noir sous un écroulement de nuages. Des brisées de feuilles s'envolaient, tournoyantes dans un coup de brise. Sous les rafales, les arbres aux teintes d'acajou se courbaient, jetant à l'hiver leur

rousse toison d'automne et il songeait à l'amour de Lucienne qui avait été comme le rameau vert et gonflé de sève, greffé sur le chêne de sa vieillesse. Voilà qu'elle lui reprenait par lambeaux ce manteau d'affection dont il s'était réchauffé dix ans, et c'était l'autre qui s'en enveloppait et s'en couvrait comme d'une égide. Il eut un « Bon Dieu ! » désespéré, effrayé de son avenir de quatre-vingts ans perdu sans retour. Il écoutait passer les coups de vent qui couraient sur les sapinières en pente, du haut en bas, comme le souffle de l'invisible. « Bon Dieu! cela était possible? » et dans le bruissement dont frémissaient les cimes il reconnaissait le cri sans fin « Je t'aime! je t'aime! » Il semblait que la parole passionnée et brûlante que Lucienne avait murmurée à l'oreille de Lucien, dans le calme de la salle à manger, avait retenti dans les corridors, dans la maison entière, gagné la campagne immense, et que toutes les voix des choses le répétaient à présent en un écho universel, peu à peu renforcé et grandi en un alleluia d'amour formidable qui montait vers le ciel noir.

Alors, pour échapper à ce cri qui battait ses tempes avec les bruits funèbres de la retombée des terres sur un cerceau au fond du trou béant, il ferma sa fenêtre et s'assit dans l'ombre, les yeux clos, essayant de s'isoler, avec la volonté de ne plus penser. Mais une révolte grondait en lui : voilà maintenant qu'un étranger s'introduisait dans son bonheur et lui prenait sa fille, sa Lucienne, son sang, l'incarnation de de toutes ses espérances et de toutes ses affections. Pourquoi donc avoir ouvert à ce serpent les portes de son Eden? Pourquoi, quand Lucienne était née, avoir mis en elle sa vie, puisqu'un jour un passant devait d'un seul coup chasser son image du cœur où il croyait son souvenir ancré, et s'y établir comme dans un refuge impenable. Est-ce qu'elle n'avait plus assez de son amour? Est-ce qu'il ne suffisait plus à ses nécessités d'affection? Il ne l'avait pas assez aimée peut-être. Dans son corps déjà rigide, son cœur avait pourtant gardé des ardeurs de jeunesse et se chauffait pour elle d'une intense flamme de passion. Elle était la borne qui marquait l'horizon de son bonheur et il ne demandait pas à en reculer la limite. Des souvenirs confus passaient par son crâne comme une houle, dans un flux de pensées qui envahissait son cerveau. Il se rappelait qu'alors qu'elle était fillette, il avait pleuré de grosses larmes involontaires un jour que dans son naïf babil d'enfant, elle lui avait dit qu'elle aimait mieux que lui le petit poulain de la ferme.

Un attendrissement le gagnait à présent : Pourquoi donc n'était-elle pas restée la mignonne qu'il faisait danser sur ses genoux et qu'il bourrait de confitures? Et brusquement il se souvint de ce coup de passion qui avait soufflé sur ses dix-huit ans par une claire matinée d'avril et de son grand amour de jeunesse qui l'avait surpris au détour du chemin. Il l'avait donc crue d'une autre essence que la sienne? Alors il se trouva ridicule d'avoir rêvé cette affection égoïste se perpétuant dans l'éternel recommencement des jours et des mois. Il n'avait donc pas conscience de l'inévitable? A présent le petit amour rose qui dormait au cœur de Lucienne s'était éveillé et chantait en elle d'impérieux désirs. Alors, il allait la perdre? Et lui, vivre sans elle? Eh bien non! Il dirait à Lucien les paroles qui troublent et qui éloignent, il allait lui montrer la plaie saignante qu'il lui avait mise au cœur, il lui crierait qu'il l'aimait plus que lui, qu'elle était sienne, qu'il vivait d'elle depuis dix ans, et qu'on ne tuait pas les vieux en leur volant leurs illusions d'octogénaires! Une tempête se déchaînait en lui, le secouait comme un navire désemparé, sur l'orage de ses pensées.

Il voulait donc faire pleurer Lucienne! « Bon Dieu! » et il s'abîma, tout son corps brisé de tremblements. Ses dix ans de bonheur calme, ses rêves d'éternité lui semblaient une chose d'autre-

fois, irrémédiablement perdue, qui lui revenait en souvenirs, par delà les horizons. Maintenant il cherchait à retrouver le sentiment de l'heure présente. Et lentement il se faisait une conviction avec des hochements de tête craintifs : une certitude entrant dans son esprit, implacable et logique et brusquement il fut secoué d'une crise de sanglots, criant de douleur dans la nuit.

Et l'horloge battait toujours son tic-tac rythmé et monotone; les portraits, les bronzes de la cheminée — Pierrot embrassant Colombine éternellement souriante — le balancier de l'horloge, les murs, les meubles, tout reprenait une voix qui grandissait, montait, se grossissait en huées, le souffletait de ce cri qui se renforçait d'ironie : « Je t'aime, je t'aime ! »

Brusquement il fut mis debout par un coup frappé à sa porte. Il écouta un instant et reconnut la voix de Lucien, tandis que la lueur du bougeoir filtrait sous le joint de la porte.

— Vous n'êtes pas bien, grand-père?

Alors il eut un geste de redressements, affermit sa voix dans un grand effort, et cria à travers la porte :

— Merci, mon ami, je vais dormir.

Le pas de Lucien s'éloigna dans le corridor. Luc Robert rouvrit sa fenêtre et mit son visage dans ses mains ridées. Un rayon de lune filtra jusqu'à lui, éclaira sa face ravagée et vieillie de dix ans.

Alors simplement il se décida : Lucienne épouserait Lucien puisqu'elle l'aimait.

V.

« Monsieur et Madame Léopold Dalbert ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils Lucien avec Mademoiselle Lucienne Robert. »

« Monsieur Luc Robert à l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille Lucienne avec Monsieur Lucien Dalbert. »

— Voyez donc, grand-père, comme c'est soigné, dit Lucienne, très heureuse, en débarrant les lettres de faire-part que l'imprimeur venait de rapporter.

— Très beau, dit Luc, qui lisait, tout pâle sous ses cheveux blancs.

— Oh! dit Lucienne, Lebon à la spécialité, grand-père, pour les lettres des faire-part.

— Qui, Lebon? dit Luc distrait.

— Mais l'imprimeur, tu sais.

— Ah!....

Puis changeant de ton :

— Alors, tu es heureuse, petite ?

Elle ne répondit pas, riant de son beau rire, la figure douce et calme, avec son tranquille bonheur de fiancée. Dehors, la couturière des robes de noces l'appelaient. Elle partit légère, avec un bon sourire pour Luc.

La porte fermée, il resta immobile, la lettre en mains, relisant sans comprendre. Ainsi c'était fini : sa Lucienne partait : dans trois semaines ils seraient mariés! il se disait cela tous les jours depuis que le mariage s'était décidé, depuis le soir terrible où il avait cru mourir et il ne pouvait se convaincre, s'entêtant dans l'impossible espoir qu'il avait rêvé.

Devant Lucienne, il avait toujours ses bons yeux indulgents et son calme sourire d'aïeul, mais les journées étaient longues et chacune le vieillissait d'une année. Dans son égoïsme exalté jusqu'à la sainteté, il avait compris qu'il était temps qu'il fit place et qu'il se rangeât sur le côté, — comme allait s'ouvrir bientôt la foule à l'église, le jour du mariage — pour laisser passer les fiancés.

Et il s'était mis à l'écart, avec le mépris de ses quatre-vingts ans sonnés, grandi par le sacrifice, tué par la mort de ses illusions et de ses rêves d'éternité. Il agonisait avec des sourires, regrettant l'hiver, car il aurait aimé mourir au printemps pour voir une fois encore l'universelle éclosion des choses. La dernière phrase de Lucienne lui revenait comme un son de cloche : « Il a la spécialité des lettres de faire-part, grand-père... des lettres de faire-part, grand-père... »

Et brusquement il eut un triste sourire et dit : J'ai fait mon temps. Puis il aperçut à travers les carreaux de la chambre les branches des noyers qu'il avait plantés et qui grandiraient encore après lui.

Alors il alla à la fenêtre, mit sur la vitre constellée d'arabesques de givre son front glacé et longuement regarda, les yeux perdus sur la campagne où décembre avait jeté sa blanche et épaisse toison de neige.

Et il rêvait que son linceul serait plus blanc et plus froid que ce manteau d'hiver quand il dormirait là-bas au petit cimetière où l'attendait ses fils.

Et comme il songeait toujours il entendit dans la chambre voisine Lucienne qui faisait admirer à la couturière ses lettres de mariage et répétait avec son beau rire : « Il a la spécialité des lettres de faire-part. »

G. GIRAN.

Septembre 1886.

Croquis de Juin.

Ce soir — ancienne aimée — je me suis assis à l'orée d'un bois, sur une plaque de mousse, et j'ai laissé mon regard et ma pensée errer librement sur le paysage qui s'étendait devant moi. Le sol, à mes pieds, se creusait en vallon dont les parois matelassées de bruyères et de genets, étaient rayées de petits sentiers blancs que de rares promeneurs, tout courbés, ascendaient péniblement. Dans le fond, blotties sous des arbres qui les éventaient de leurs branches vertes, deux rangées de maisons en pierres grises, coiffées de tuiles rouges et noires, bordaient la grand'route sur laquelle roulait à toute vitesse, dans un fin nuage de poussière, une légère charrette dont les cahotements m'arrivaient avec les derniers pépiements des oiseaux regagnant leurs nids. Par delà le vallon, la campagne cultivée déployait la verdure sombre de ses blés et un immense rideau d'arbres, fermant l'horizon, trempait dans une brume laiteuse. Splendide, majestueux, le soleil qui semblait avoir résorbé ses rayons, découvrait son disque écarlate sur le fond rose du ciel où des nuages rouillés, frangés d'or, dessinaient d'attraites et bizarres figures. — Le friselis des branches au-dessus de ma tête, le vent mou dont je sentais la bienfaisante caresse sur mes joues et qui m'apportait le parfum des fleurs sauvages et le grisant arôme des foins nouvellement coupés, achevèrent de me captiver aux beautés mourantes du paysage délicieux sur lequel la brume étendait lentement sa transparente mousseline.

A mesure que l'obscurité se faisait, dérobant à ma vue les objets lointains, ma pensée se repliait sur elle-même et je m'enfonçai insensiblement, dans une rêverie suave et douloureuse. Comme un vague parfum de choses mortes, je revoyais des êtres qui me furent chers, dont les mains avaient serré les miennes en des circonstances inoubliables ; ils défilaient devant mes yeux, lentement, levaient à peine sur moi un regard mélancolique puis glissaient silencieusement dans la nuit.

Je terevois également, ma tant aimée de jadis ! Ta figure triste et pensive avait conservé la subtile beauté dont elle rayonnait ce soir de Juin où le hasard nous fit tomber face à face à la lisière du bois qui surplombait le petit village condruzien que nous babitions alors.

T'en souvient-il ?...

Depuis longtemps l'amour gisait au fond de nos cœurs ; nos bavardages s'étaient transformés en causeries graves ; nos regards s'évitaient ; on eût dit que nous craignions de sceller une affection dont nos âmes inquiètes prévoyaient la fatale et désolante rupture.

Mais dans ce coin de bois, dans cette solitude propice, sous les feuilles satinées qui se frolaient voluptueusement, nous ne pûmes résister aux sentiments qui nous poussaient l'un vers l'autre ; longement, follement, nous nous étreignîmes et pendant quelques minutes, nous goûtâmes les pures délices d'un bonheur infini. — Blottie contre ma poitrine, frileuse et moutonnière, tu levais sur moi tes grands yeux bleus, qui semblaient avoir emprunté leur douce clarté aux phosphorescentes étoiles dont le ciel était parsemé. Et tandis que les mèches folles de ta chevelure soyeuse me caressaient la figure, j'aspirais avidement le voluptueux parfum de tes lèvres frémissantes.

La lune, apparaissant au bord du ciel coula sa lumière blonde dans l'inextricable fouillis des rameaux enlacés au-dessus de nos têtes ; des milliers d'étoiles s'allumèrent à la pointe des feuilles ; chaque brin d'herbe se créta d'une lueur argentine, et des flaques d'eau, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, brillèrent soudain comme des débris de miroirs éparpillés sur le sol.

Intérieurement, je faisais des vœux pour que cette nuit s'éternisât ; j'aurais voulu jouir indéfiniment, à l'abri des indiscretions et des vilénies humaines, dans ce paysage de rêve, de l'ineffable joie de nous aimer dans le silence. — Mais, peu à peu, je sentis ton corps s'écarter du mien ; tu me parus distraite, et comme j'observais tes yeux, j'y vis trembler deux grosses larmes. Ton regard venait de découvrir, très loin dans la vallée, un petit cimetière où, sous les touffes noires des frênes et des saules, les croix profilaient nettement leurs silhouettes blafardes. Ce spectacle mit fin à notre bonheur. Pendant quelques minutes, indifférents l'un à l'autre, les yeux fixés sur le funèbre enclos, nous songeâmes tristement à l'inévitable séparation prochaine.... Nous comprenions que bientôt, sur notre pauvre amour, peserait, comme la pierre des tombes, le froid, l'écrasant oubli.

HUBERT KRAINS.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

On demande à louer un atelier de 5 à 600 mètres, à proximité du Centre. Adresser les offres poste restante A M 2.

Par téléphone.

Au moment de mettre sous presse, on nous mande de Paris que Leconte de Lisle de l'Académie Française vient de se suicider lui-même en expresse pour léguer son fauteuil d'immortel à Edouard-le-Scalde (non le scalpé), l'heureux auteur de la pièce de vers *Aux Disciples de Grétry*, parue dans *La Meuse* du 4 juillet.

D'autre part il paraît que le Contrôleur en chef de la Wallonie ayant reconnu au poème précité l'indispensable et sacrée harmonie intérieure (intestinale plutôt, puisqu'il s'agit de vers) proposera au prochain consistoire des Jeunes-Bonzes de décerner au Nouvel Initié du Verbe, le Symbolique Vocabulaire « O Augural-Banal-Fatal-et-Vespéral-Halte ! »

P. S. L'ombre de Victor Hugo intente un procès en contrefaçon à Edouard-le-Barde-à-Barbe.

DJOZEF.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Marcel NIERSTRASZ

68, Rue de la Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES

Spécialité de reliures riches et ordinaires.

Ci et là.

Une charmante polka-marche que celle qui vient de paraître *Tins v'la Tati!* comme toutes les productions de notre jeune concitoyen Paul Gevaert se distingue par une allure franche et gaie, pas banale et d'une exécution facile.

\*\*

Lundi prochain 9 juillet, aura lieu au Théâtre du Gymnase une 2<sup>e</sup> représentation de la nouvelle pièce wallonne en trois actes, *Les Trimleu*, de M. Henri Baron, le spectacle commencera par *Couhenire et Chervante*, comédie en 1 acte de MM. Aerts et Baron. Intermède wallon par MM. Cleffert, Halleux, Thonnard et la petite Mariette.

AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE.

Pour paraître le 10 juillet :

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix : 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS

ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition. Cartonné, 0-75.

Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie

FABRIQUE DE REGISTRES

SPÉCIALITÉ POUR COTILLON - RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

THÉÂTRE DU GYMNASE

Bureaux à 7 1/2 h. Rideaux à 8 1/4 h.

Lundi 9 juillet 1883

GRANDE REPRÉSENTATION WALLONNE

donnée par le Cercle Molière, avec le bienveillant concours de Mlle A. Legrain (1<sup>er</sup> prix d'amateur au concours de Verviers 1883), et de la petite Mariette.

A la demande générale, 2<sup>me</sup> représentation de : LES TRIMLEU

pièce en vers en 3 actes, par Henri Baron Couronnée à la Société de Littérature Wallonne (Concours de 1883, méd. de bronze.)

INTERMÈDE WALLON

par MM. Cleffert, Fern. Halleux, L. Thonnard et la petite Mariette.

COUHENIRE ET CHERVANTE

Comédie mêlée de chants en 1 acte, par MM. Aerts et Baron, (1<sup>er</sup> prix à l'unanimité au Concours Littéraire du Royal Lion Belge.)

Ordre du spectacle : *Couhenire et Chervante*. — *Intermède*. — *Les Trimleu*.

MUSIQUE EN TOUS GENRES

F. SCHAEFFER

49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÈGE

Vient de paraître : *Strauss, Danses célèbres*.

un volume, fr. 1-50.

RASSENFOSSE - BROUET

SEUL REPRÉSENTANT DE LA MAISON CHRISTOFFLE & Cie

DE PARIS

LIÈGE

26, rue Vinave-d'Ile

THÉÂTRE DU GYMNASE

Bureaux à 7 3/4 heures. Rideau à 8 1/4 heures.

THÉÂTRE WALLON. LIÈGE

Direction V. RASKIN.

JEUDI 12 JUILLET 1883

A la demande générale, irrévocablement dernière représentation gala.

14<sup>te</sup> représentation de

TATI L'PERRIQUI

Comédie-Vaudeville en 3 actes par M. Ed. Remouchamps.

Grande médaille d'or au concours de la Société de Littérature Wallonne (1885).

Tati, perriqui, MM. T. Quintin.  
Tonton, sœur da Tati, J. Lambremont.  
Nonôr, netieu d'canal, nèveu da Tati, L. Ansay.  
Largosse, tambour major de l'gard'civique, camarade da Tati, V. Raskin.  
Matrogard, maïsse di scole sans pièce, cande da Tati, E. Antoine.  
Babylone, imprimeur à l'gazette, cand' da Tati, Laurent.  
Bietmé, " " " J. Van Essen.  
Peneie, marchand d'cuis et d'losses, A. Nondonfz.  
Michi, metteu d'bwêtes, J. Van Essen.  
In' apprendisse imprimeur, Philippe.  
Prumi wèzin, J. Garry.  
Deuzinne wèzin, Rouma.  
Treuzinne wèzin, Alphonse.  
Quatrinne wèzin, Léon.  
Getrou, marchande di ramon et monceur da Peneie, Mesd. Joachims.  
Mareie, siervante de wésinege, Collette.

6<sup>me</sup> représentation de :

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en 2 actes,

Paroles de Henri SIMON, musique de Sylvain DUPUIS.

Décors nouveaux de Messieurs DONNAY et LEMAITRE fils.

Mise en scène de M. Victor RASKIN.

Jogèt, vèille jonne feille, matante da Joseph, M. J. Lambremont.

Fifine, sœur da Mareie, M. J. Lambremont.

Mareie, crapaude da Joseph, puis da Bambert, Mme Heusy.

Joseph, sodar, galant da Mareie, MM. J. Van Essen.

Bergopzoom, coparal flamind, camarade da Joseph, L. Ansay.

Gera, vè jonne homme, président del Jonnesse, V. Raskin.

Bambert, scrieu, novai galant da Mareie, T. Quintin.

Gilles, del Société del Jonnesse, M. Garry.

Li Société del Jonnesse, gens del poroche, musiciens des onbâdes, etc.

Orchestre de 25 musiciens, sous la direction de l'auteur.

Prix des places : Avant-scènes, fr. 2,50 ; Fauteuils, fr. 2,00 ; Parquet, fr. 1,50 ; Galeries, fr. 1,00 ; Amphithéâtre, 50 centimes.

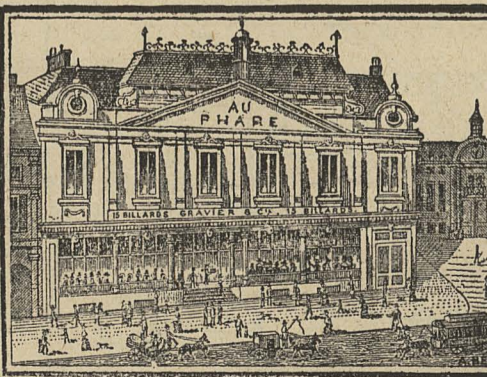
APÉRITIF & DIGESTIF  
ESSENTIELLEMENT  
HYGIÉNIQUE  
MAISON  
DE VENTE  
**AMER MAUGUIN**  
16 et 18, rue Léopold  
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE  
H. ZEYEN  
Boulevard de la Sauvenière.

COMPAGNIE  
DES  
Propriétaires Réunis  
pour l'assurance à primes contre l'incendie  
Agent principal : A. DEPAS, Liège.  
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA  
Rue Léopold, 19, LIÈGE.  
RÉPARATIONS SOIGNÉES  
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.  
Ambre, Cannes, etc.  
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET Cie



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR  
DE COLLABORATEUR.  
Typographie · Chromolithographie ·  
**Aug. Bénard**  
Imprimeur-Éditeur  
Rue du Jardin Botanique, 12  
Liège.  
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES  
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE  
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.  
CLICHERIE GALVANOPLASTIE  
PHOTOGRAVURE.  
Liège, Imp. Aug. Bénard.

# LE FARO

OU LE ROBINET MAL PLACÉ.

